



Attaque de Sénégalais sur les barrages de fil de fer et les tranchées allemandes.

Et cependant la situation était dangereuse.

Lorsque la bataille de la Lys commença, l'artillerie allemande bombardait aussi violemment Furnes et les alentours. Les mois de janvier et de février avaient été calmes encore et beaucoup de gens habitaient encore la ville, vivant tant bien que mal, quoi qu'ils eussent cependant la sensation que le printemps apporterait quelque chose de terrible.

En mars commença la misère des bombardements journaliers.

Du 22 mars au 6 avril, Furnes reçut plus de 1000 obus. Des soldats et des civils furent tués, des maisons s'effondrèrent ou brûlèrent.

Le 21 mars presque toute la population s'était enfuie.

On avait enlevé les trésors artistiques de la ville et enterré les cloches en vue d'une occupation éventuelle. La captivité pesa lourde maintenant.

Devait-on vraiment abandonner la Belgique non occupée, ce petit coin, symbole de notre résistance et de notre indépendance? L'ennemi parviendrait-il donc à faire passer l'Yser à toutes ses forces?

On vit démolir des baraquements et enlever des matériaux; tout cela signifiait une évacuation imminente. Et à Dunkerque aussi on envisagea cette éventualité, mais on ne le fit point paraître.

Nous ne pouvons pas oublier de dire ici qu'à Furnes la guillotine fonctionna sous le bombardement.

C'est une triste preuve du retour à la sauvagerie des mœurs pendant la guerre.

Ce fut à cause d'un assassinat qui avait été commis à Furnes, en octobre de l'année précédente et qui eut son dénouement maintenant, par une exécution capitale.

Un soldat, Emile Verfaillie, avait fait la cour à une jeune fille réfugiée, Rachel R..., qui était demoiselle de magasin dans la ville. Elle allait devenir mère et le soldat lui avait promis mariage, mais à Hoogstade, une jeune fille attendait, dans les mêmes conditions, qu'il tint sa parole.

Le soldat préféra la seconde jeune fille et avait résolu de se défaire de Rachel R...

Le 27 octobre, au soir, il l'invita à faire une pro-

menade. Rachel ne revint plus. Trois jours plus tard un jardinier vit sortir une main du sol dans son jardin, derrière le château de la chaussée d'Ypres. On y trouva le corps de l'infortunée. Elle avait été égorgée et son corps avait été hâtivement enfoui. Bientôt Verfaillie fut arrêté. Il fit des aveux et le 15 janvier il fut condamné à mort par le conseil de guerre, qui siégeait dans l'institut des Sœurs Bleues. L'exécution devait avoir lieu avec toutes les cérémonies d'usage afin d'impressionner les soldats. On ne put faire venir le bourreau de Bruxelles et l'on manda Deibler de Paris. Celui-ci arriva avec son instrument et trois aides. L'exécution eut lieu dans la cour de la prison à 7 heures du matin pendant un bombardement de Furnes.

Il n'y avait alors plus que quatre cents habitants dans la ville. Beaucoup assistèrent à l'affreux spectacle...

Au point de vue moral la guerre avait aussi un rude coup. Pour des gens sans défense il était prudent de rester chez soi, le soir, d'ailleurs, après 7 heures pendant l'hiver, après 8 heures en été les civils devaient être rentrés et aucune trace de lumière ne pouvait être vue du dehors.

Beaucoup de crimes furent commis et la population craignait surtout le voisinage des compagnies de discipline. Le tribunal de Furnes siégeait à la Panne, qui était encore très mouvementé mais qui reçut cependant aussi des obus et des bombes allemands.

Parmi les nombreuses catastrophes causées par le bombardement du printemps — au début d'avril — on retiendra surtout celle que causa un obus qui vint frapper la buanderie militaire, non loin de l'hôpital de l'Océan. Ce fut un peu avant midi. Dans le bâtiment travaillaient beaucoup de jeunes filles, des réfugiées pour la plupart, qui avaient ainsi leur gagne-pain.

L'obus tomba sur une courroie de transmission, ce qui contribua à la dispersion des nombreux éclats. Il y eut environ 20 morts et 60 blessés. On vit des scènes atroces et la consternation et l'indignation furent grandes, ainsi que le deuil.



Le général Franchet d'Espérey.

Dunkerque eut aussi à souffrir des bombardements. Tout à coup la guerre était de nouveau transportée dans les Flandres franco-belges. Armentières était tombé, comme nous l'avons déjà dit.

L'empereur visita la ville, ou plutôt les ruines de la ville. Les Allemands y étaient déjà arrivés en août 1914 et ils tinrent les deux plus jeunes veuves comme otages à la mairie, pendant 36 heures.

Mais en septembre les Anglais les chassèrent.

Pendant trois ans Armentières avait été un objectif pour l'artillerie allemande. Soixante civils furent tués et cent vingt blessés. Les maisons et surtout les fabriques furent très endommagées. Et après toutes ces épreuves, la ville, ou plutôt son squelette, tomba encore aux mains de l'ennemi.

Un correspondant de guerre allemand écrivit :

« Armentières appartient maintenant à la longue série de villes françaises qui ont cessé d'exister. Au point de vue géographique et en langage militaire elle n'est qu'une partie de la contrée détruite qui commence déjà immédiatement après Lille.

Vue de loin, la ville semble n'avoir pas beaucoup souffert. Mais plus vraiment qu'un squelette. Dans ses détails la destruction n'est pas si complète que dans Péronne et Bapaume qui sont converties en des monceaux de ruines. Mais elle est comparable à celle de Saint-Quentin, c'est-à-dire qu'il n'y a pas une seule maison qui n'ait pas reçu un obus. Dans les rues, dans lesquelles les murs extérieurs des maisons ne sont pas renversés, les toits se sont effondrés. Armentières devra être presque entièrement rebâtie. »

Le communiqué anglais qui parlait d'Armentières, encouragea fort peu, malgré qu'on s'efforçât de le faire :

« Dans la bataille d'Armentières les Allemands ont mis 28 divisions en ligne, depuis le 21 mars ils ont employé 126 divisions sur tout le front. L'armée anglaise ne leur en a opposé que 79 dont 28 ont été deux fois au feu et une seule trois fois. Nous ne devons absolument pas désespérer quand on considère la situation d'un point de vue plus général et si l'on regarde nos sacrifices comme une partie nécessaire du plan général. »

Lors de leur entrée à Armentières les Allemands y rencontrèrent encore des civils, et parce qu'on trouva dans la rue le cadavre d'un soldat, quelques

membres du conseil municipal et des fabricants furent arrêtés et enfermés pendant cinq jours dans l'hôtel du comte Egmont: ils étaient sur le point d'être fusillés lorsqu'un officier vint avertir le commandant que l'Allemand avait été tué lors d'une querelle d'ivrognes. De la sorte les civils furent épargnés. L'occupant toucha maintenant Armentières au cœur, il pilla les usines et détruisit les machines et le matériel.

D'Armentières les Allemands marchèrent sur Steenwerck et annoncèrent déjà 20.000 prisonniers.

Le 12 avril le général Eberhardt se trouvait à Wulvergem, au pied du Mont Kemmel, et plus au sud, près de Béthune. Locon succomba.

Béthune était une ville ancienne dont le joli beffroi de 1346 suscitait l'admiration de tous les amateurs d'antiquités. A l'exposition universelle de Gand on put en voir la reproduction dans le « Vieux-Gand ».

Mais il était bien plus beau dans son cadre, dans la ville ancienne, avec la solide tour de St-Vaast, du 16^{me} siècle, comme arrière-scène. Dans ce beffroi chantait un carillon, avec la grosse cloche de 1576 : « La Joyeuse ».

Béthune est restée une ville du front pendant toute la guerre, occupée par les Anglais, et habitée; il y existait encore « la Confrérie des Charitables », fondée en 1188, lorsque la peste régna dans la ville, et dont les membres s'engagèrent à enterrer les indigents trépassés : maintenant en 1914-1918 elle regagna son importance de jadis, parce que ce fut un temps mouvementé, car depuis 1914 la ville fut constamment bombardée: la « confrérie » à d'ailleurs enterré de nombreuses victimes. Pendant la présente offensive de 1918, alors que la ligne ne se trouvait plus qu'à 4 kilomètres de Béthune, les civils durent évacuer la ville qu'ils ne retrouveraient plus qu'à l'état de ruines.

Il fallait partir en exil, absolument... Car, un communiqué anglais dit avec raison :

« Une chose est profondément triste dans cette nouvelle phase de la guerre. C'est la cruauté des Allemands qui lancent par centaines des obus asphyxiants, sans avertissement préalable, dans une ville comme Béthune, alors qu'ils savent qu'elle est encore habitée par beaucoup de civils; aussi que l'ennemi détruit avec rapidité à l'aide d'obus et de shrapnels les petits villages qui se trouvent loin de la ligne de feu. Beaucoup de femmes et d'enfants de Béthune, victimes des gaz asphyxiants allemands sont soignées dans nos hôpitaux. Hier, j'ai croisé dans un petit village un homme qui transportait un bébé dont un bras avait été arraché par un éclat d'obus. Beaucoup de vieillards furent aussi blessés ».

Pour les Allemands le but à obtenir était maintenant Hazebroek, la petite ville franco-flamande, dont nous parlions plus haut. Pour y arriver les Allemands devaient contourner la forêt de la Nieppe qui avait pour les Anglais la même importance que la forêt d'Houthulst pour les Allemands : elle contenait des dépôts de munitions et de matériel divers, elle servait à masquer la présence des troupes, etc.

Pour y arriver l'ennemi s'empara de Merris et de Vieux-Berquin. Il avait, sur ce front, 340.000 hommes, le Kaiser était à Armentières.

La situation semblait presque désespérée; mais Foch prit des mesures.

Les Allemands comptèrent agir par surprise, ils comptèrent aussi sur leur supériorité.

Foch envoya du renfort soigneusement sectonné. On vécut des heures anxieuses. Ce fut encore une fois une question de vie ou de mort.

* * *

Etudions maintenant la menace de l'offensive de la Lys pour nos troupes. Nous avons déjà montré le péril général.

Si l'ennemi continuait son avance en France et



Clemenceau s'entretient avec Sir Douglas Haig et Julian Byng au front ouest.

menaçait les côtes de la Manche, les Belges devaient battre en retraite pour échapper à l'encerclement.

Si les Allemands parvenaient à prendre Calais, les Belges étaient pris dans un piège. Et on prévoyait la nécessité d'une retraite, comme nous le disions plus haut.

D'abord l'ennemi poursuivait un but restreint. Sixt von Arnim voulait prendre Poperinge pour opérer sa jonction avec les troupes d'Armentières et quand on songe que la bataille faisait rage et que le danger était menaçant depuis Poperinge jusque Béthune, on comprend qu'une bien large bande était menacée et que les réserves devaient être tenues en mains par un chef énergique. Poperinge était donc menacée. Elle reçut une avalanche d'obus. Elle était la proie convoitée par Sixte von Arnim, qui espérait pouvoir s'en emparer d'un seul vigoureux élan.

Poperinge avait connu des jours sombres de tout temps. Les nuages de gaz percèrent plus d'une fois jusque Poperinge et la cloche de l'Église Notre-Dame annonçait alors les attaques par le gaz. Afin de pouvoir éviter la ville pendant les grands bombardements les Anglais avaient construit une route qui contournait la place, ils l'appelaient la « Switch-road ».

Les soldats anglais y étaient comme chez eux et souvent leur musique donna des concerts sur la grand-place. C'était déjà un mélange de joie et de douleur, on dansait dans beaucoup de cafés cependant qu'on apportait des milliers de blessés ou que les civils trouvaient la mort à la rue ou dans leur maison.

On devait se soumettre à l'autorité anglaise et aux ordres des gendarmes britanniques. Des soldats belges dont la famille habitait à Poperinge ou dans les environs ne pouvaient pas venir en permission et devaient employer toutes sortes de « trucs »

pour pouvoir venir, en cachette jusque chez eux. Un soldat fut même tué alors qu'il franchissait la haie de son jardin.

Plus d'une fois il y eut des brouilles entre les civils et les soldats, et aussi des disputes, de sorte que l'autorité défendit parfois la musique dans les cafés.

La guerre était une plaie pour les mœurs, tant ici que dans les environs et au delà des frontières françaises. Déjà en 1916 on envoya beaucoup d'enfants dans les colonies scolaires, pour les préserver du danger de la déchéance morale.

Presque toutes les maisons de Poperinge s'étaient converties en magasins et beaucoup d'habitants allèrent passer la nuit au dehors parce que les avions allemands vinrent fort souvent pendant la nuit. Et combien de drames sanglants ne causèrent-ils pas, tant parmi les civils que parmi les soldats.

Et ce fut dur, assurément, d'être forcé à partir en exil encore maintenant. Mais le front se trouvait bien près, et Poperinge était directement menacée...

* * *

Sixt von Arnim devait attaquer l'armée belge avec 23 bataillons et 200 canons — rompre son front et marcher sur Poperinge. — Il attaqua à Merkem le 17 avril. La contrée où fut livrée la bataille s'étend sur la rive sud du lac Blankaert jusqu'à la voie ferrée d'Ypres à Thourhout, où notre front touchait le front anglais près de Langemarck. Ici ce n'est plus le pays des polders et des inondations de l'Yser. Près de Merkem le sol surgit de l'eau et en pente légère il monte au S.-E. vers Bixschoote et Langemarck pour se convertir en collines à Zonnebeke et former les hauteurs de l'entonnoir d'Ypres... A l'est le sol encore bas monte vers les premiers vallonnements de la forêt d'Houthulst derrière laquelle se forment les hauteurs de Clercken et de Passchendaele.

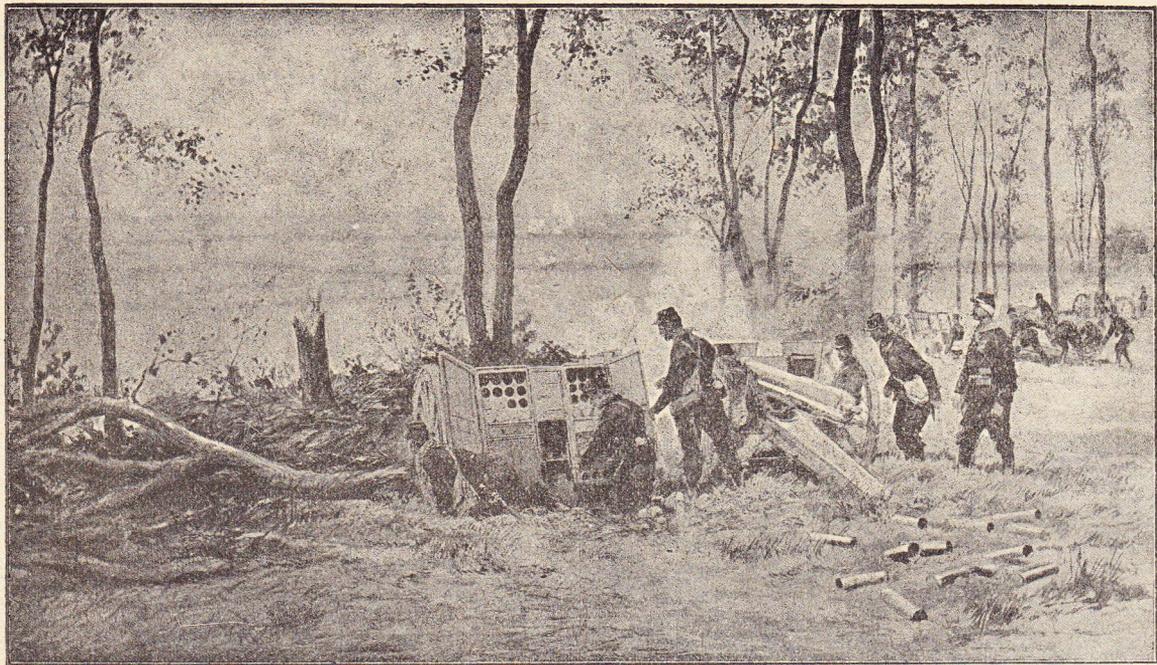
La violente préparation d'artillerie qui, en 1917, avait précédé l'attaque des Français avait creusé des entonnoirs innombrables dans la contrée de Merkem et environs : le sol est labouré, bouleversé, complètement retourné et la couche d'eau, qui se trouve à 50 centimètres en cet endroit, a envahi tous ces entonnoirs.

Les environs de Bixschoote-Langemarck ne sont pas moins bouleversés.

Dans cette plaine nue où toute végétation a disparu, où les arbres sont rasés où il ne reste même plus de traces des maisons disparues, quelques vieux abris allemands sont seuls restés debout : de solides et massifs dés en béton-armé qui servent maintenant d'abris aux défenseurs. Mais ils ont de sérieux défauts : d'abord leur ouverture est pratiquée du côté de l'ennemi, ensuite ils sont visibles à distance et forment un objectif idéal pour l'artillerie allemande qui connaît parfaitement leur emplacement. Toute la contrée est sillonnée de ruisseaux, des affluents de l'Yser qui coulent du sud vers le N.-O. et qui indiquent ainsi la direction des parcelles de terrain sur lesquelles se trouvent nos positions. La route de Steenstraete à Dixmude les traverse du nord au sud : à l'endroit où elle coupe nos lignes, elle forme, avec la route de Staden à Merkem, le carrefour de Kippe.

Ce carrefour est le premier objectif des Allemands et la route de Kippe à Steenstraete indiquera donc l'axe de leurs attaques.

Inutile de dire que l'organisation défensive de ce terrain présentait des difficultés presque insurmontables. A Merkem, où nos troupes ont relevé les Français, à la fin de 1917, on n'était pas encore parvenu, après trois mois de travaux assidus, à donner à la ligne de défense la solidité nécessaire. Les parapets n'avaient guère que 2 mètres d'épaisseur : les tranchées n'étaient pas munies de parados et les abris étaient à peine assez solides pour se prémunir contre les éclats de shrapnells.



Une batterie de 75 français en action.

Du côté de Bixschoote-Langemarck, un secteur repris aux Anglais, la défense est encore moins bien établie.

La situation y est encore plus malheureuse parce que, à cause des événements autour d'Armentières on avait dû se résoudre à abandonner la première ligne. Ce recul s'était effectué dans la nuit du 15 au 16 avril, donc la veille de l'attaque. Le secteur de Merkem confié à la 3e division d'armée du général Jacques est divisé en deux sous-secteurs : celui de Drie-Grachten où la 9e division d'infanterie a placé le 14me régiment de ligne à gauche et le 1er chasseurs à pied, à droite ; celui de Steentraete, occupé par la 3e division d'infanterie dans la direction Nord-sud avec les 9e, 11e et 12e régiments de ligne.

Le secteur de Bixschoote est occupé seulement par la 10e division d'infanterie de la 4e D.A. (général Michel) avec le 19e régiment de ligne dans le sous-secteur de Kortekeer et le 13e dans celui de Wydendreff.

« Les Belges », dit un ordre du jour allemand du 14 avril, « ne résisteront pas ; ils seront culbutés avant qu'ils sauront à quoi s'en tenir... »

L'ennemi apporta un formidable groupe d'attaque : la 6e division bavaroise, la 1re division du landwehr, le 5e régiment de fusiliers-marins, le 106e régiment de ligne ; donc 23 bataillons soutenus par un grand nombre de canons de tout calibre et par d'innombrables mitrailleuses.

En réserve, prêtes à profiter du résultat obtenu se trouvaient les 83me et 233me divisions et une partie de la 19me.

Enfin, à 10 kilomètres du front, à Lichtervelde, se trouvait la 13me division de réserve.

Plusieurs jours auparavant déjà, le front Merkem-Langemarck avait été violemment bombardé. Nos tranchées et ouvrages de Kippe, Draaibank et Wydendreff avaient souffert beaucoup et les pertes avaient été sérieuses. Mais les troupes valeureuses des 3e et 4e D. A. tinrent bon. Quatre années de misères, de souffrances morales et physiques n'avaient nullement diminué leur valeur combattive. Quelques divisions furent retirées des lignes avancées. Les Allemands qui s'aperçurent de notre manœuvre de régression dans la nuit du 15 au 16, à notre extrême droite, pénétrèrent, déjà, le 16 au

matin, dans la zone évacuée. Pendant qu'ils bombardèrent furieusement le secteur de Merkem, ils prirent contact avec nos troupes dans celui de Bixschoote et ils livrèrent de vrais combats pour tâter nos nouvelles positions.

Se figurant sans doute que notre aile droite continuerait son mouvement de recul, l'ennemi résolut d'avancer son attaque déjà préparé depuis longtemps.

Là où les Français et les Anglais avaient dû reculer pendant cette offensive, les Belges ne pourraient certainement pas résister, pensa Sixt von Arnim, et dans son quartier général à Tielt on était déjà prêt à transporter les bureaux à Courtrai et à Roubaix.

Continuant, à l'aube du 17 leurs opérations militaires commencées dans le secteur de Bixschoote-Langemarck, les Allemands, protégés par un feu infernal d'artillerie, assaillirent les faibles positions tenues par les 19e et 13e régiments de ligne. Notre infanterie, tenant tête à l'envahisseur, le décime par ses feux de mitrailleuses et de fusils. Mais les batteries, trop peu nombreuses, ne purent la soutenir efficacement. Les assauts puissants des Allemands s'accrochèrent et l'ennemi parvint à briser la résistance des nôtres et à pénétrer dans le secteur de Bixschoote où il s'empara de plusieurs postes.

Cette avance leur coûta cher cependant : nos troupes se battant dans des conditions très défavorables n'ont cédé que pas à pas et, loin de s'enfuir, elles se défendirent avec une énergie croissante. Bientôt nos batteries sont renforcées : l'artillerie lourde anglaise ouvre un feu violent ; son feu croissant cloue l'assaillant sur place, et l'empêche d'avancer plus loin. Les Allemands décimés de toutes parts par des avalanches de balles de fusils et de mitrailleuses, arrêtés par la résistance acharnée des nôtres se voient obligés de se terrer dans les postes conquis. Mais leurs pertes sont bientôt telles que finalement ils se décident à se retirer ; nos brillants régiments de la 10e D. I., qui ont tenu bon pendant toute la journée avec une énergie admirable reprennent les points perdus, en un clin d'œil, entre autres la grand' garde de Montmirail dans laquelle les Allemands n'avaient pu pénétrer qu'après de nombreux et sanglants assauts.



Un déchargement de ronces artificielles dans le nord de la France.

On peut dire que dans le secteur de Bixschoote, qu'ils avaient espéré culbuter, ce fut pour les Allemands un échec complet.

Et la défaite qui leur fut infligée dans le secteur de Merkem, fut encore plus cuisante.

Déployant son attaque vers le nord, l'ennemi partit à l'assaut à 8 heures du matin, après une courte mais très violente préparation d'artillerie.

Les commandants des compagnies de garde, ayant pressenti les assauts depuis 7 heures 30, avaient pris toutes leurs dispositions et demandé un feu de barrage, qui éclata immédiatement.

Sous le feu de l'artillerie qui s'accroît rapidement, les assaillants perdent la tête, certains groupes reculent et de nombreuses réserves reçoivent la pluie de nos 75 et 105 et sont affreusement décimées. Cependant l'avance se poursuit et bientôt les premiers éléments ennemis arrivent jusqu'à nos barrages avancés. Mais les vagues allemandes foncent en vain sur nos ouvrages défensifs, la fusillade et le tir des mitrailleuses brise l'assaut.

Cependant à 8 heures 10 un point important succombe, celui de Kippe ; après que les défenseurs des deux tranchées et de cet ouvrage de défense avaient tous été mis hors de combat, y compris les officiers.

Profitant de cet avantage, l'assaillant pénètre dans la position. Après avoir pratiqué une brèche dans la ligne en prenant possession d'un des points les plus importants, l'ennemi se dirige rapidement vers les tranchées du château Britannia, à l'est duquel se trouve la Forge-Brûlée.

Ces positions sont occupées par quelques hommes seulement, qui, surpris de flanc et dans le dos, sont faits prisonniers et dirigés vers l'arrière ; c'est un demi-peloton commandé par un sous-lieutenant. Il s'en va, par la route de Kippe, mais s'écarte tout à coup, droit sur Aschhoop qui résiste encore ; des mitrailleuses tirent dans le petit groupe qui perd des hommes : neuf d'entre eux avec le sous-lieutenant arrivent au bon moment pour secourir la garnison d'Aschhoop. Entretiens, les quelques défenseurs d'Hermine ont dû évacuer la place. Un poste allemand parvient à pénétrer dans la Ferme-Verte où se trouve un poste de secours ; des médecins, un aumônier, et des brancardiers sont faits prisonniers.

Mais l'artillerie belge, au courant de l'affaire, bombarde les points abandonnés ; un feu convergent dirigé contre la Ferme-Verte oblige les assaillants et les prisonniers de se terrer. Une contre-attaque délivra ces derniers.

L'ouvrage d'Aschhoop, de son côté, avait été attaqué dès 8 heures 10, d'une façon très violente. Les occupants avaient refoulé toutes les attaques de front, mais l'ennemi qui avait pénétré par la Forge-Brûlée et Hermine se trouvait, de cette façon, derrière les tranchées non munies de parados, d'Aschhoop ; des mitrailleuses tirèrent dans le dos des défenseurs qui durent évacuer la position dès 9 h. 45. Aschhoop était à peine évacué que l'ennemi s'y engouffra. En même temps des masses d'ennemis descendent de Bultehoek et de Jesuitengood. Cet ouvrage fut attaqué de flanc et dans le dos. Les occupants sont culbutés sous l'avalanche des ennemis et faits prisonniers sur place. En même temps les Bavaois attaquent les tranchées de Langewarde. Notre artillerie déchaîne un ouragan de feu mais les flots des envahisseurs, continuellement renforcés par les masses des troupes qui se sont avancées par les positions conquises, avancent toujours jusque près des tranchées où elles sont arrêtées par le feu nourri des défenseurs.

La bataille de Merkem se caractérise surtout par la violence de ses assauts. L'action violente des Allemands se heurta à une réaction rapide et énergique entreprise avec des moyens si peu conséquents que leur faiblesse nous étonnerait si on ne tient pas compte avec l'heureux initiative, l'enthousiasme dans l'action, l'énergie de ces jeunes officiers, grades et soldats qui voulurent reprendre, à n'importe quel prix, les places occupées ce matin, et aussi si l'on ne tient pas compte de l'efficacité du tir de l'artillerie belge, de sa précision et de sa souplesse. Pendant ces terribles contre-attaques l'action des deux armes fut si bien combinée que l'artillerie de tout calibre a fait effectivement l'attaque avec l'infanterie. Cette impétuosité et cette unité d'action permit aux nôtres de refouler un ennemi beaucoup supérieur en nombre sans devoir demander du renfort ; à l'exception d'un bataillon de première ligne, ce sont les bataillons de la zone avancée qui ont repris eux-mêmes les positions perdues.

Il est impossible, dans un compte-rendu comme celui-ci, de raconter les différentes opérations et de citer toutes les actions d'éclat. Mais il faut citer ici le nom de ces quelques héros qui reprurent successivement, et au prix de combien de peines. Kippe, Château Britannia, Aschhoop, Forge-Brûlée, la Ferme-Verte et Hermine.

Nous les citons donc ici sans ordre parce que tous ont mérité la reconnaissance de la Patrie : sous-lieutenant De Raedt, adjudant Decortis, capitaine



Le Général Sir Jan Hamilton, commandant des troupes britanniques aux Dardanelles.

Dequanter, adjudant Heug, commandant Liévin, lieutenant Hins, sous-lieutenant Wagschal, lieutenant Gillaux, lieutenant Schlavons, lieutenant Le-fèvre, sous-lieutenant de Pierpont, lieutenant Van der Gucht, capitaine Millet, lieutenant Duquesne, capitaine Béchet, capitaine Delvigne, sous-lieutenant Veckman.

Déjà à 13 heures Kippe et Château Britannia sont repris. La reprise de la Forge-Brûlée est en bonne voie. A 14 heures Aschhoop est repris au pas de course. Presqu'en même temps la Ferme-Verte est reprise, puis, Hermine, à 15 heures. La ferme Honoré est réoccupée à 15 heures 30 et l'ouvrage du Tour, un quart d'heure plus tard. A ce moment Jésuitengoed est le seul poste encore aux mains de l'ennemi. Nos efforts nous ont rendus maîtres des tranchées mais le « gros béton », la base de l'ouvrage, résiste encore.

Mais un coup de main hardi nous le livrera aussi. Après s'être retranché dans les tranchées reconquises de Jésuitengoed, le commandant du peloton de patrouilleurs (adjudant Heyman) qui voulait se mettre en communication avec le poste Hermine, envoie une patrouille de trois hommes, commandée par le caporal Van Os, vers cette position. Le chemin de Jésuitengoed à Hermine passe à côté du « gros béton ». Le caporal Van Os s'aperçoit que toute l'attention de l'ennemi est attirée par le combat qui se déroule en ce moment du côté sud-ouest du « gros béton ». La patrouille s'avance dans l'autre direction, sans que l'ennemi s'aperçoive de sa présence. D'un bond les trois hommes s'élançant par derrière sur l'ennemi, à coups de grenades ; cette attaque soudaine effraie tellement les défenseurs qu'ils lèvent les bras sitôt que les deux groupes d'attaques s'avancent ensemble.

Il est 21 h. 30. Tous les points perdus quelques instants sont repris.

La bataille se termina par une défaite en règle de l'ennemi. Complètement refoulé, après une jour-

née de combat, il abandonna en nos mains : 779 prisonniers, dont 20 officiers, 7 grosses mitrailleuses, 58 mitrailleuses légères, un lance-grenade, des centaines de fusils et un matériel important. Beaucoup de nos morts restèrent dans nos lignes et plus beaucoup encore dans le « no man's land » où nos firs de barrage et convergents avaient fauché horriblement les assaillants.

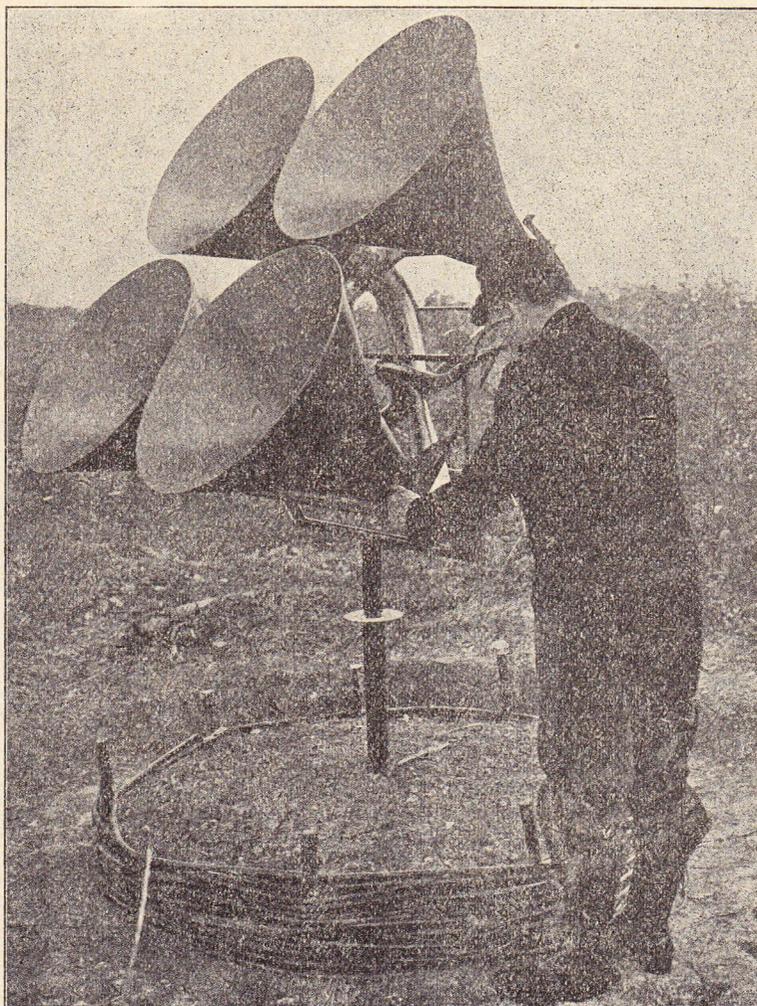
Les vingt-trois bataillons qui étaient chargés d'attaquer et qui avaient effectivement pris part à l'action, furent refoulés et littéralement fauchés par nos bataillons, qui, au nombre de sept seulement, occupaient le terrain avancé et auxquels n'avaient dû se joindre qu'un seul bataillon et une compagnie pour soutenir les contre-attaques. Ce fut une brillante victoire qui justifie pleinement les félicitations enthousiastes qui affluèrent de tous côtés à l'adresse du Roi et de l'armée à laquelle le lieutenant-général Gillain adressa, le 23 avril, un brillant ordre du jour.

Le maréchal Foch vint en personne décorer les héros et féliciter les valeureuses divisions qui avaient infligé une sérieuse défaite à l'ennemi et écarté un péril menaçant. (1)

Sixt von Arnim avait donc appris qu'il ne devait pas songer à rompre le front ici...

Ce fut un jour sanglant... Combien des nôtres jonchèrent le sol, arrachés tout à coup à la vie ?... Il y eut aussi beaucoup de blessés. Mais on n'avait pas permis de toucher à nos lignes. On garda le souvenir des dernières paroles du sous-lieutenant Veckman, qui fut mortellement blessé lorsqu'il bondit dans la tranchée de la ferme Honoré et qui dit au capitaine Béchet, qui le reçut dans ses bras : « Mon capitaine, si je meurs, dites à mes parents que je suis mort pour la Patrie pendant que j'accomplis mon devoir. Félicitez les hommes de mon pelo-

(1) Détails empruntés au « Courrier de l'Armée ».



Un poste d'écoute dans les environs de Paris, qui signale l'arrivée des avions.

ton pour leur brillante conduite; ils sont vraiment admirables.»

Et ce témoignage s'applique à tous les combattants. Des convois de blessés s'en allèrent de nouveau par les routes, vers l'ouest, toujours ces mêmes routes de misère et d'épreuves... La route de Merkem, Noordschoote, Reninge, Oost-Vleteren en était une.

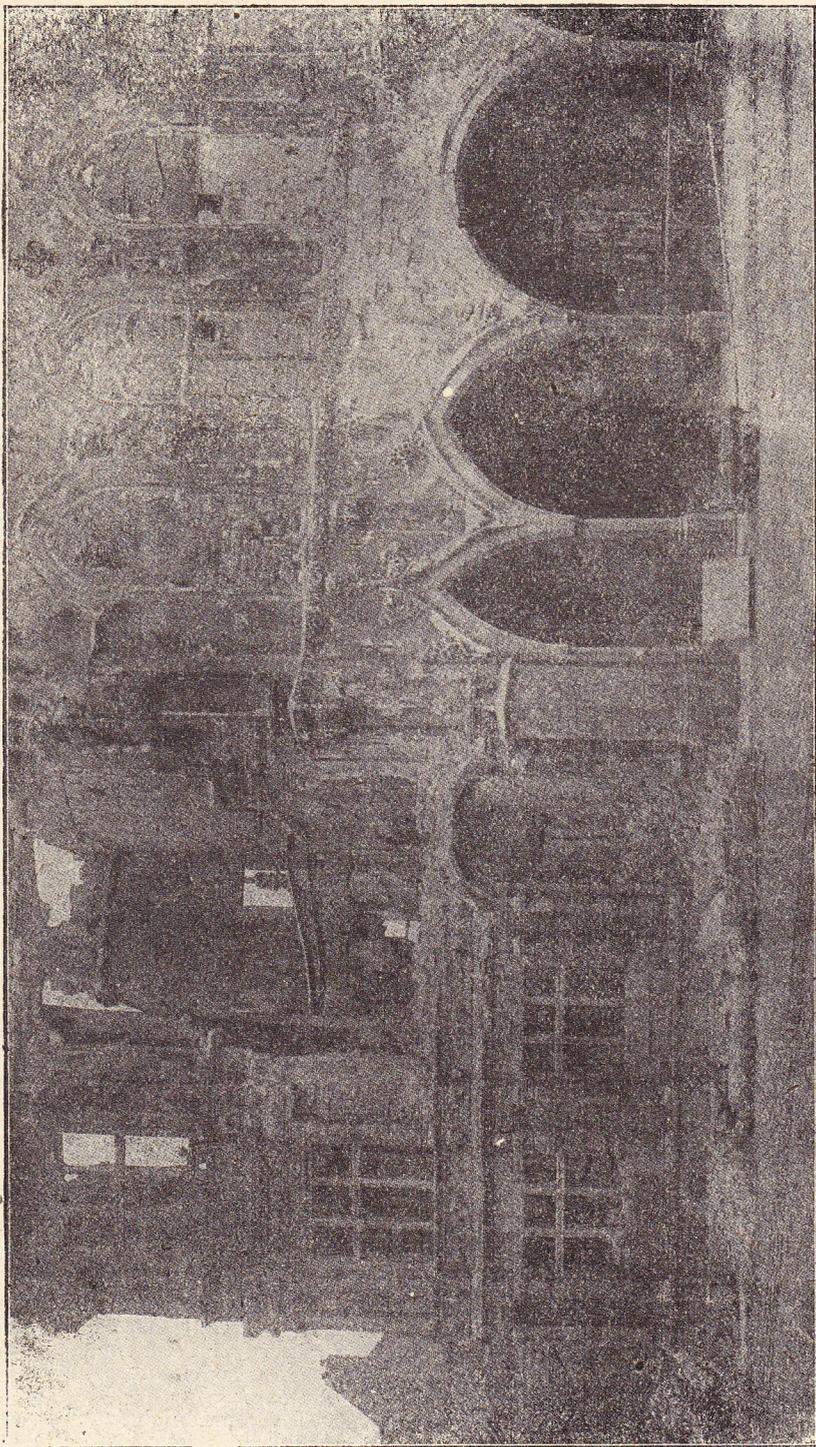
Oost-Vleteren est un village de 1800 âmes sur la grand'route Ypres-Furnes. De bien loin on aperçoit son jolie tour pentagonale élevée, au dessus de la belle église avec ses trois nefs. Souvent les obus vinrent éclater dans le village; ils enlevèrent une tourelle de coin et éclatèrent même dans l'église. Des soldats furent tués sur la place du village, le marché. Mais la plupart des habitants y restèrent quand-même, et pour les soldats qui revenaient des tranchées, Oost-Vleteren était comme un oasis où ils rencontraient de nouveau des civils, où ils sentaient un souffle de la vie de famille et où ils pouvaient faire quelques achats. Pendant l'été de 1917, lors qu'arrivèrent les Français pour l'offensive dont nous avons parlé, ils oblièrent les civils à partir et ceux-ci durent obéir, car ceux qui résistèrent furent évacués de force. En cette guerre, les Belges n'étaient seulement plus maîtres dans leur propre région, voire même dans leur propre village. L'offensive échoua. Les Belges remplacèrent de nouveau les Français et les habitants retournèrent aussitôt préférant affronter les périls près du front que de souffrir la misère à l'étranger.

Maintenant, en 1918, l'inquiétude fut de nouveau grande et la question se posa : « Fuir ou rester »?... Et on résolut d'attendre les événements. Si longtemps que les soldats belges ne s'en allaient pas, ils ne le feraient pas non plus. Et au St. Hubert, ou à l'Etoile, le Kasteelhof ou à St. Sebastien et les autres cafés nos hommes purent de nouveau venir boire un verre et discuter les nouvelles.

« Kasteelhof » était un nom emprunté au petit château d'Oost-Vleteren, se trouvant en face de l'église, et appartenant à une dame d'Ypres, qui le loua, déjà avant la guerre, pour soixante francs par an, à un grand ménage ouvrier, qui occupait maintenant les chambres et les tourelles branlantes du château.

Et la « dame du château » gagnait son pain, pendant ces rudes journées de la guerre, en lessivant pour les soldats. Près de l'estaminet « Kortekeer » un sentier se dirige vers West-Vleteren, dont la tour élevée et l'église furent aussi épargnées par la guerre. West-Vleteren ne fut même pas bombardé et la population y resta évidemment. Ce chemin vers Oost-Vleteren par l'ancienne auberge « In de Landing » a été un calvaire pour tant d'hommes parce que l'école des garçons avait été transformée en ambulance et une morgue, et un peu plus loin, au sud du village on créa un grand cimetière dans lequel on enterra jusqu'à la fin, dix-sept cents combattants.

Linde avec ses estaminets tels « de Ster », « de Leeuw van Vlaanderen » et « Linde-Hoogstade » et



La mairie détruite d'Arras.

quelques autres vieilles maisonnettes de Furnes-Ambacht, couvertes de chaume, a vu passer depuis octobre 1914, toutes sortes de soldats qui se rendaient au front, soit pendant les heures calmes soit aussi aux heures critiques, lorsque des renforts devaient aller conjurer le péril de la rupture du front A Linde on avait donc aussi construit une ambulance avec de longues rangées de baraquements en plein champ, où l'on soigna les Belges et les Français.

Quand la guerre fut finie les pavillons disparurent mais le cimetière, dans lequel plus de 300 soldats reposent sous une croix blanche, resta.

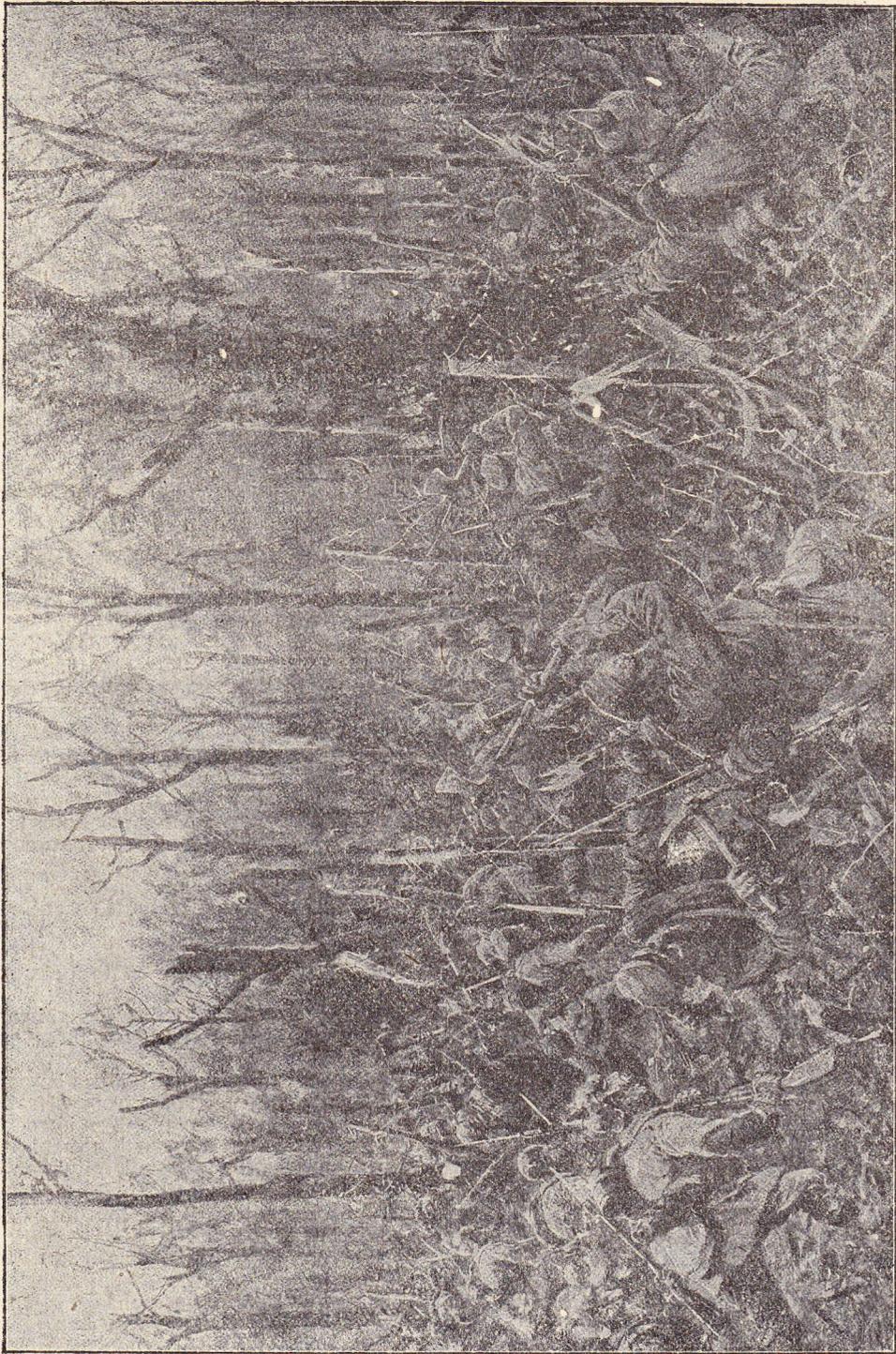
Plus loin sur la grand' route se trouvait encore

un hôpital plus important: c'était un hospice pour vieillards, agrandi par l'adjonction de salles et de baraquements et transformé en l'ambulance d'Hoogstade.

Et plus à l'ouest, à Beveren, il y avait encore un hôpital, bien plus grand encore.

Nous pouvons donc bien parler d'un calvaire qui conduisait du front à la grand' route Ypres-Furnes, et maintenant, après la bataille de Merkem, il fut teinté de bien de sang.

La tentative allemande pour passer par Reninge, Oost-Vleteren et Woesten et avancer sur Poperinge fut donc étouffée dans son début mais au prix de bien de sang.



Les troupes poméraniques montant à l'assaut de la cote 304.

LA BATAILLE DE LA LYS (Suite)

Instructions de Foch. — Les Anglais dans la bataille. — “The man in white”.

— Le combat pour le mont Kemmel.

Haig, dès le début de cette bataille, fait savoir à Foch qu'il renonce à toute offensive sur la Somme. Le second jour, il lui demande la relève d'une partie du front anglais. Foch répond que cette relève gaspillerait toutes nos réserves et ferait perdre un temps précieux. Haig se range à cet avis. Foch prescrit à Pétain de pousser au nord de la Somme la Xe

armée française, qui est en réserve dans la région au nord de Beauvais, de porter une division française dans la région Dunkerque-Bergues.

Dans les Flandres, le recul anglais s'accroît.

Le lendemain, Haig demande à Foch le concours des troupes françaises, au moins quatre divisions d'infanterie entre Saint-Omer et Dunkerque.

Foch donne ses instructions à Davidson :

1° Contenir énergiquement l'ennemi sur la ligne de combat. Aucune retraite, aucune évacuation volontaire ;

2° Arrêter à tout prix la défense sur les hauteurs de Kemmel, Neuve-Eglise, Pont-de-Nieppe, Nieppe,

etc., pour attendre l'entrée en ligne des réserves franco-britanniques.

Foch se voit obligé de renoncer à toute offensive sur la Somme pour aller de plus en plus au secours des Anglais.

Dès le 12 avril, le 2e corps de cavalerie (Robillot) est dirigé vers Saint-Omer. Une division d'infanterie française, la 133e, reçoit l'ordre de soutenir l'armée Plumer. Foch voit Robillot avant son départ et lui donne ses instructions par écrit : maintenir la liaison entre la Ire et la Iie armée anglaise. Il prescrit à Pétain de transporter dans le Nord une autre division d'infanterie. Il demande à l'Etat-Major belge de mettre à la disposition de Plumer toutes ses troupes non engagées.

Le gouverneur de Dunkerque doit tendre les inondations d'eau douce de Dunkerque à Furnes jusqu'à Saint-Omer et se tenir prêt à tendre les inondations d'eau de mer.

Clémenceau eût une entrevue avec Haig et Horne puis avec Foch, à Breteuil.

Desticker, l'homme de confiance de Foch fut envoyé à Cassel, entre Dunkerque et Hazebroek, pour régler sur place la coopération des Français et des Anglais.

Les attaques allemandes sur le front britannique se poursuivent plus violentes que jamais. Foch, par sa directive du 13 avril, prescrit à la Xe armée française de s'établir en position d'attente de part et d'autre de l'Authie, prête à contre-attaquer les forces ennemies qui auraient forcé les lignes anglaises au sud d'Arras. Au cas où les Allemands creuseraient plus profondément leur poche, une armée française serait ainsi en mesure d'agir sur leur flanc.

Foch, qui voit à Ranchicourt le général Horne, lui demande de redoubler d'efforts pour sauver la région des mines qui nous sont si nécessaires. Il reçoit dans la soirée — le 13 avril — la visite du chef d'Etat-Major de Pershing : quatre jours plus tard, le 17, la Ire division américaine deviendra disponible, prête à être engagée.

Dans la matinée du 14 avril, Foch rencontre Haig à Abbeville : Milner est présent à l'entretien. Haig insiste sur la grande fatigue de l'armée anglaise. Il demande « une fois de plus » qu'elle soit relevée sur une partie de son front. Foch, une fois de plus, refuse ; il explique de la façon la plus claire et la plus convaincante la raison de son refus. Si l'on veut gagner la bataille, une des premières conditions c'est de ne pas relever les troupes qui se battent, ou tout au moins de ne les relever qu'à la dernière extrémité.

Ce jour-là, Foch est nommé par les gouvernements anglais et français « général en chef des armées alliées en France ». Ayant exercé les fonctions avec l'autorité et la maîtrise que l'on sait, il reçoit maintenant le titre.

Le lendemain 15 avril, Clemenceau et Lord Milner viennent le voir à Beauvais. L'après-midi, visite du président Poincaré à Sarcus. Haig trouve le concours français insuffisant ; il demande quatre divisions d'infanterie. Les Anglais perdent Bailleul.

Pas de relève anglaise dans le Nord. Si les Anglais sont tenaces, Foch est plus tenace encore. Quand il a pris sur une question essentielle une décision bien pesée, bien mûrie, rien ne l'en ferait démentir. Les Français soutiendront les Anglais, mais ils resteront « en réserve » pour aller à la bataille, là où les circonstances l'exigeront.

Dans la nuit du 14 au 15 les Anglais avaient dû évacuer Nieuwkerke ; ils furent refoulés sur le mont Rysel-en-Pavers. Alors le sort de Belle était décidé.

Un témoin anglais décrit cet épisode comme suit :

« Pendant les trois derniers jours, les efforts les plus sérieux en Flandre ont été produits pour conquérir Bailleul, avec son chemin de fer et le mont

Kemmel. C'est dans ce but que l'ennemi avait dirigé ses attaques avec toutes les forces dont il disposait au nord de Merville ; qu'il remplaça rapidement par des troupes fraîches ses divisions qui avaient été disloquées et épuisées et qu'il concentra une grande quantité d'artillerie lourde de campagne.

Jusque hier soir l'ennemi a porté en ligne, entre Wylschaete et Merris, une quinzaine de divisions dont une seulement avait pris part auparavant à la bataille de la Somme. Parmi ces divisions se trouvaient des troupes spéciales pour exécuter des assauts et des parties d'un corps d'Alpins, qui avaient reçu l'ordre de prendre Bailleul, coûte que coûte. Ils n'ont pas pris Bailleul, pas plus que le chemin de fer se trouvant au sud de la ville.

L'objectif de l'ennemi était le mont Kemmel. La bataille commença le 10 avril ; les officiers allemands s'étonnent de la résistance des troupes britanniques qui étaient si peu nombreuses.

Les morts allemands sont amoncelés contre des talus du chemin de fer, près de Bailleul. Et quoique hier notre flanc fut menacé un moment, au sud de Bailleul — cet endroit est maintenant bombardé par des canons de très gros calibre — notre ligne fut complètement rétablie hier soir, après des contre-attaques. On a capturé 30 Allemands et des mitrailleuses.

Dans la nuit de hier notre ligne près de la Crèche a fléchi et passe maintenant au sud de Nieuwkerke, vers la ferme Ravels. Alors Nieuwkerke même devint le théâtre d'un combat acharné. L'ennemi pénétra dans la ville où des détachements de Wiltshires, de Worcesters et autres l'attaquèrent et le tuèrent ou furent eux-mêmes anéantis. A plusieurs reprises, l'ennemi fut chassé hors d'une grande partie de la petite ville.

Les nôtres occupèrent la place dans laquelle débouchent presque toutes les rues et la défendirent comme si elle avait été une forteresse. Mais leur nombre diminua constamment sous le feu d'artillerie, de mortiers et de mitrailleuses ennemis. L'ennemi fit constamment de furieuses attaques avec des troupes fraîches, mais celles-ci ne parvinrent pas à prendre Nieuwkerke d'assaut. Finalement, pour les motifs énumérés ci-dessus la ville fut abandonnée.

Plus au sud la situation reste à peu près inchangée. Au delà de Merville et le long du canal de la Lys, l'ennemi n'a pas réalisé des gains sensibles.

Au-dessus de St-Venant les nôtres ont repoussé quatre assauts.

Heureusement beaucoup de nos hommes ultra-fatigués sont relevés par des troupes fraîches.

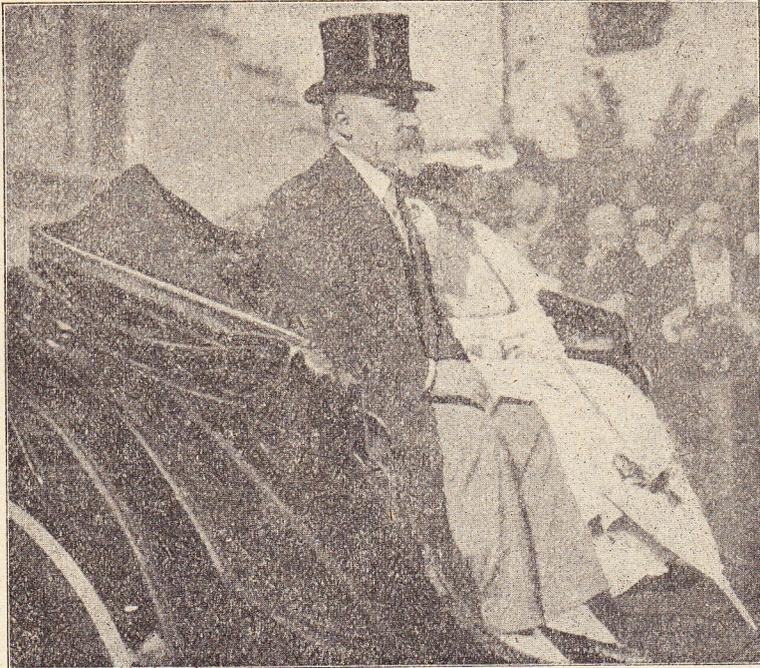
Notre ligne est maintenant solidement établie et l'on bousse un soupire de soulagement après la peur d'il y a trois jours, lorsque la situation était excessivement critique.

L'ennemi subit ses plus lourdes pertes au passage de la Lys où son infanterie souffrit beaucoup de notre feu d'artillerie. Alors il apporta un grand nombre de pièces de campagne dont beaucoup ne purent pas prendre position convenablement, de sorte que beaucoup de leurs obus ne nous atteignirent pas et tombèrent au milieu de l'infanterie allemande.

Les Allemands disposaient d'un grand nombre de mortiers de tranchées que l'on transportait dans des paniers, on dit que dans chaque bastion un mortier était en position.

L'ennemi eut beaucoup de peine à effectuer ses transports dans le terrain boueux dans lequel de milliers d'hommes sans doute s'occupent de construire des routes et des chemins de fer de campagne. Les officiers allemands semblent avoir été animés d'une confiance fanatique dans la victoire et ont tout fait pour faire partager cette confiance par leurs hommes.

Le général major Höfer, commandant de la ré-



Raymond Poincaré, président de la République française.

serve, un homme ayant perdu un bras, conduisit la vague d'assaut. Il courut, en brandissant une canne, devant ses hommes, qui furent stupéfaits parce que jamais ils n'avaient vu marcher un officier supérieur à la tête de leurs hommes.

La nuit avant l'attaque les pertes allemandes avaient été lourdes sous notre feu concentré sur leurs lieux de rassemblement et les premières vagues durent passer sur des monceaux de ruines et de cadavres avant de monter à l'assaut. L'enthousiasme des Allemands devait, dès lors, être sérieusement refroidi, car l'attaque leur a coûté des pertes gigantesques et leur a donné moins d'avantages qu'ils n'avaient escomptés.

Afin d'encercler Bailleul deux grandes attaques furent livrées, à l'ouest dans la direction de Meteren et à l'est près de Neuve-Eglise. Près de Meteren l'ennemi échoua complètement et subit de lourdes pertes, on s'est battu furieusement autour d'un endroit appelé « Stoommolen », près de Meteren; l'ennemi avait reçu ordre de s'y emparer à tout prix de la route de Meteren et du terrain surélevé plus en arrière. Ils payèrent le prix, mais n'obtinrent rien. Neuve-Eglise est maintenant aux mains de l'ennemi; la nuit passée nos troupes se sont retirées à l'insu de l'ennemi et se sont établies dans une position un peu plus reculée de la ville, afin de ne pas être l'objectif du bombardement continu.

Il se passa bien des choses terribles dans cette bataille près de Neuve-Eglise. Le village a passé plusieurs fois d'une main à l'autre. De part et d'autre on se battit avec fureur et avec toutes sortes d'armes. Des petits groupes d'hommes firent des attaques et des contre-attaques dans les ruines, au lever du jour, à l'aide de fusils, de baïonnettes et de bombes. L'attaque de Neuve-Eglise avait déjà commencé lorsque, le 10 avril, l'ennemi prit Ploegsteert et accentua dès lors chaque jour son avance. La situation était devenue critique, lorsque l'ennemi entra dans Ploegsteert et qu'il y établit un nid de mitrailleuses que le régiment de Lancashire ne parvint pas à extirper, malgré de furieuses attaques. Dans la nuit du 11, ce régiment, qui occupait le bois de Ploegsteert, reçut l'ordre d'abandonner

cette position dangereuse et de replier sur la ligne passant devant Neuve-Eglise et La Nieppe.

Ce soir un combattant écrivit dans son journal :

« On campe, on se bat et on meurt dans la boue qui monte parfois jusqu'aux genoux et qui colle à tout le corps. Chaque pied de terrain est retourné. Il y a des entonnoirs de dix mètres de diamètre. Dans les arbres, nus comme des poteaux télégraphiques des éclats se sont fichés comme des épingles dans une pelote. Le terrain est converti en un vrai passoire, criblée de trous d'obus remplis d'une eau boueuse. Mais ce qui est pénible, c'est que, à cause du bombardement avec des obus asphyxiants il se produit parfois des bouillonnements, dont la moindre élaboussure brûle comme du vitriol sur la peau des soldats.

Aux moments de silence nous entendons le hurlement des blessés qui attendent en vain du secours. La Croix Rouge ne parvient pas à accomplir sa tâche immense... La tuerie est trop horrible ».

Et le flot des blessés fut va'nement terrible.

A Roubaix, on avait réquisitionné tous les hôpitaux et les malades civils durent être transportés dans les écoles et dans des maisons particulières et, avec les hôpitaux on réquisitionna aussi tous les médicaments et les instruments de chirurgie, de sorte que les civils moururent parce que, faute des médicaments indispensables, on ne put pas leur faire subir les opérations nécessaires.

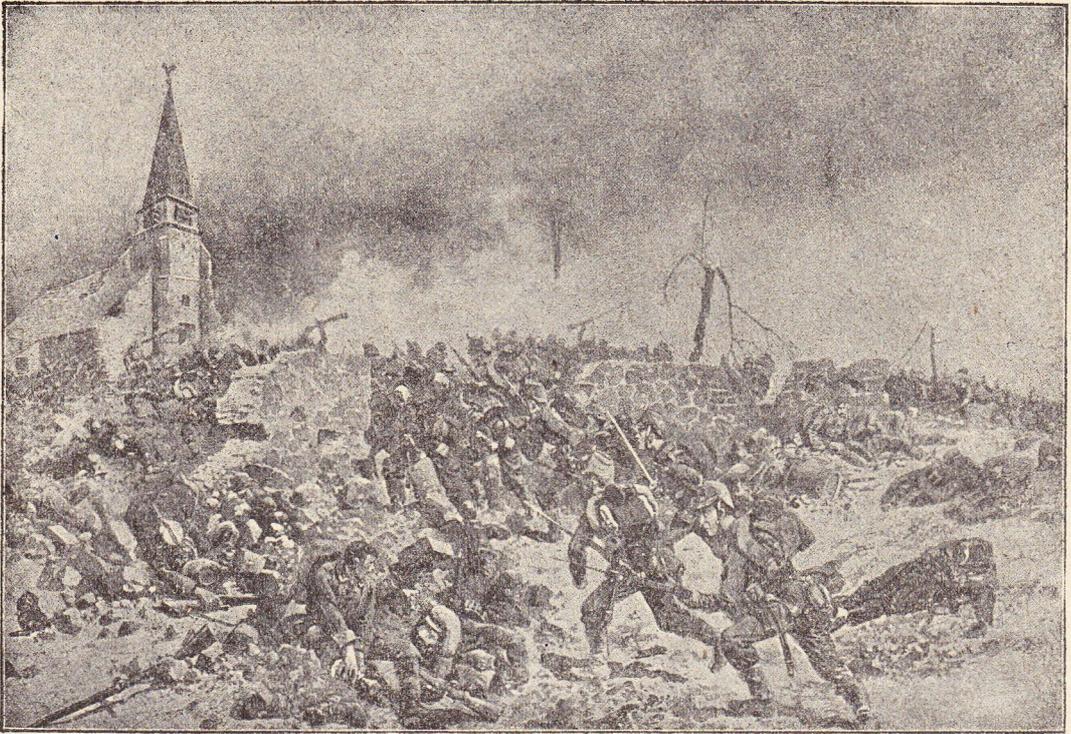
Courtrai ressemblait à un vaste hôpital... Il en fut de même derrière le front allié.

Mais combien nombreux furent ceux qui moururent sans soins sur le champ de bataille sanglant.

Et que ne fut-elle donc vraie, la légende de « The man in the withe » (L'homme en blanc).

Cette légende de « The man in the withe » était répandue surtout parmi les Canadiens.

« Surtout pendant la nuit un homme habillé de blanc roda sur le champs de bataille. Il se penche sur les blessés, leur donne à boire, calme leurs douleurs et console les mourants. Il transporte même les blessés qui sont tombés dans le no man's land, jusqu'aux avant-postes d'où les brancardiers peuvent les évacuer. Les obus hurlent autour et au-dessus de là, mais ne le touchent jamais.



Attaque d'un village français.

Les Allemands tirent en vain sur l'Homme Blanc. Les balles dévient comme sur une plaque de blindage. Quand un soldat non blessé s'approche de lui, il disparaît. On le voit à chaque instant et surtout aux endroits dangereux.

Son visage est rayonnant et une lueur brille dans ses yeux. Là où l'homme blanc apparaît, les gémissements et les plaintes cessent. »

Et il y a des Canadiens qui certifient avoir vu l'homme blanc et qui sont prêts à l'affirmer sous serment.

Mais qu'on se représente la situation de beaucoup d'entre eux. Ils connaissent la légende; ils sont étendus blessés sur le champ de bataille, ils gémissent, ils agonisent et sont en proie à une surexcitation nerveuse. Ils pensent à l'homme en blanc, ils croient le voir... ils croient en sa puissance et s'évanouissent. Pensez aux sentinelles dans les postes déserts. Ils entendent le moindre murmure, se trouvent au milieu de cadavres... ils entendent des gémissements dans le lointain et savent que la mort les guette. Que doit-il se passer dans leur âme, la nuit, quand le vent hurle, quand les patrouilles circulent et qu'ils croient apercevoir toutes sortes de spectres...

Dans leur imagination effrayée, dans leur surexcitation nerveuse quand le cœur bondit d'effroi, ils croient apercevoir l'homme légendaire.

Il existe encore d'autres légendes concernant des apparitions de croix de feu qui volent, d'anges qui descendent et même de démons.

Hélas, la réalité était bien plus affreuse.

Le printemps rouge régnait en Flandre.

Tout cela eut comme suite une exode générale des habitants des Flandres tant française que belge. On dut quitter en toute hâte des villages comme Flâtres, Meteren, Proven et autres. Même d'Hazebrouck des gens partirent. Les obus tombaient partout. Tous les soirs on pouvait voir des incendies de toutes parts et des civils qui avaient refusé de quitter leurs habitations furent tués presque journellement.

Des réfugiés des environs d'Ypres qui avaient un peu passé la frontière et qui avaient même re-

commencé à faire du commerce, durent s'enfuir pour la seconde fois et abandonner leurs biens. Et fuir vers où? En 1914 Dunkerque et Calais avaient été le refuge de beaucoup de fuyards.

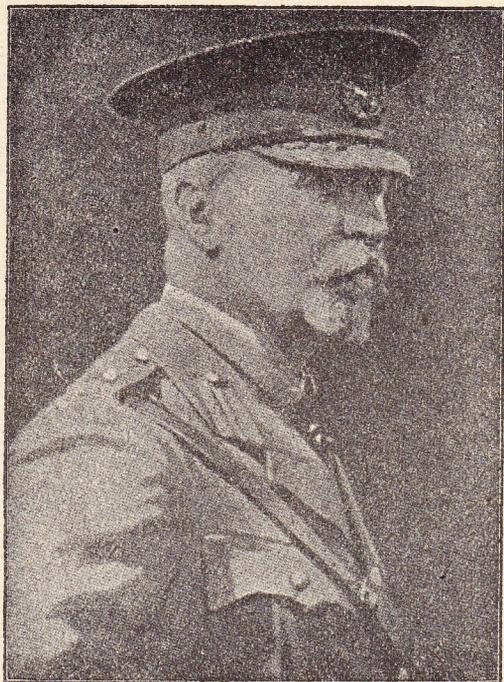
Mais maintenant: A Dunkerque on avait dressé un plan complet d'évacuation de la ville. La ville de Jean Bart — nous le savons déjà — avait été durement éprouvée. Déjà en mars 1917 des torpilleurs allemands s'avancèrent jusque devant le port et bombardèrent la ville.

Un mois après, dans la nuit du 24 au 25 avril, à 2 h. 15, sept contre-torpilleurs allemands tirèrent 500 obus sur la ville. Ils passèrent par la fosse de Mardyck qu'ils quittèrent du côté est et s'approchèrent si près de la côte que la garnison du fort de Leffrinkhounne, entendit chanter les matelots.

Deux torpilleurs coulèrent le garde-côtes. Un navire de guerre français « L'Etendard » les attaqua, mais il fut coulé également. Les flots apportèrent des cadavres sur la côte et quelques jours après l'amiral Ronarc'h, que nous connaissons déjà, se trouva devant treize cercueils et dit simplement: « Mes chers enfants, vous serez vengés ». Dunkerque était constamment bombardée, de terre, de la mer et par avion. Que de drames! Un homme quitte son logis. On bombarde, il retourne, mais sa maison est déjà détruite: tout son ménage composé de six personnes, est enseveli sous les décombres. Un cycliste de la territoriale arrive de Rosendael, il entre dans la ville... un obus le décapite... et les témoins voient avec horreur que le tronc sanglant roule encore sur le vélo pendant quelques secondes... Une charrette avec conducteur et cheval disparaît dans une explosion et quand la fumée s'est dissipée on ne voit plus que des lambeaux de chair et du sang qui teinte les murs, et c'est tout. Une cave devient le cercueil de 35 personnes, des vieillards, des femmes et des enfants.

Voilà donc quelques spectacles d'horreur parmi plusieurs!

En mars-avril 1918 ce fut de nouveau terrible. Le 20 mars il tomba 41 bombes, le 21, les torpilleurs tirèrent un millier d'obus. Cinq pompiers furent



Le général Smuts.

tués dans l'exercice de leurs fonctions et cinq autres blessés.

Les 23 et 24, des bombes et le 24 également 7 gros obus tirés de terre, le 25, 12 obus de 380, le 26, 16 et 19 bombes... L'énumération formerait toute une longue liste. Et cependant, en ces temps le plus grand paquebot de France — 19.000 tonnes, 145 m. de long — était en chantier à Dunkerque.

Le danger de la chute de la ville menaçant, on travailla plus fort. Les Allemands étaient au courant de l'affaire; ils bombardèrent les chantiers, de la mer et par avions. La nuit avant le lancement, eut lieu un raid de Gothas qui fut repoussé. Le 24 avril à midi, le bateau fut lancé. On devait le remorquer à Cherbourg; les sous-marins ennemis avait semé des mines tout le long du parcours. Les Français les repêchèrent de sorte que l'on dut différer le départ de vingt-quatre heures, mais le paquebot arriva sans encombre à destination. Dunkerque était encore bien habitée. Le maire Henri Terquem adresse une proclamation à la population:

« Tous les jours des nouvelles sensationnelles, bonnes ou mauvaises, sont lancées en ville, on ne sait jamais par qui, et colportées par des gens de bonne foi.

Ne les écoutez pas, ne les répétez pas.

Quand le combat est soutenu par des soldats aussi admirables que ceux de France et d'Angleterre, un seul sentiment s'impose: l'attente confiante dans l'issue de la plus grande bataille de l'histoire du monde.

Attendez avec calme et bouchez vos oreilles. »

Mais entretemps on régla jusque dans les moindres détails l'évacuation de la ville, pour le cas où la nécessité s'en ferait sentir.

Les Anglais dressèrent un plan de destruction du port.

La consternation fut grande partout.

Proven qui donnait l'hospitalité depuis trois ans à tant de réfugiés dut être évacué maintenant aussi, en 1918.

Des trains composés de wagons à bestiaux, dans lesquels les réfugiés étaient entassés pendant quatre et cinq jours, partirent vers une destination inconnue, en France.

On avait vu brûler Belle comme une torche. La

lutte avait été âpre surtout aux environs de l'hospice des aliénés.

Les morts étaient entassés derrière les haies et même sur les routes. On n'avait pas le temps de les enterrer et on les jetait sur le côté pour débayer les chemins.

Foch, le 16 avril, se rencontre à Abbeville avec Milner, Haig et le général Wilson, qui lui exposent la grande fatigue de l'armée Plumer. Il décide de partir lui-même pour le Nord. Il s'arrête à Blendecques, quartier général de la IIe armée (Plumer); il y voit Robillot et Desticker. Il insiste auprès de Plumer pour qu'il maintienne ses premières lignes et organise solidement les deuxième.

Foch rencontre à Bergues le président Poincaré. Dans l'après-midi, il rend, en compagnie de M. Poincaré, visite au roi des Belges. Revenu à Blendecques, il téléphone à Weygand de faire envoyer une nouvelle division d'infanterie, la 15e, par automobile, et une partie par le train. Les attaques allemandes continuent et progressent.

Le 18 avril, avant de quitter Blendecques, il s'entretient avec Plumer et Robillot, à qui il prescrit de tenir à tout prix le mont Kemmel et les Monts.

* * *

Un groupe d'armée du nord fut composé et placé sous les ordres du général Mitry. On prit toutes sortes de mesures. Foch mit Plumer et le général Gillain, chef d'état-major général belge, en garde contre une attaque allemande au point de jonction des Belges et des Anglais. Les deux états-majors prirent ensemble leurs dispositions. On procura cinq mille travailleurs italiens aux Anglais pour améliorer leurs lignes.

Plumer évacua le terrain de Passchendaele, acquis à si grande peine en 1917.

Les Allemands allaient maintenant attaquer leur objectif principal: le mont Kemmel.

Le 25 avril devint de nouveau un jour terrible.

Après Belle succomba aussi Wulvergem. Plus au Nord les Allemands prirent entièrement Wytschaete et Saint-Eloi.

Mais alors ils se heurtèrent aux renforts français, la 133e division, « la Gauloise », de Valentin, qui refoula, avec les Anglais, l'ennemi devant Hazebrouck, pendant que la 28e division de Madelin l'empêcha de déboucher de Wytschaete, mais ce au prix de lourds sacrifices.

La vie nouvelle bourgeoonna dans les haies et les taillis et sur les arbres, mais beaucoup de jeunes vies s'éteignirent à l'ombre des haies.

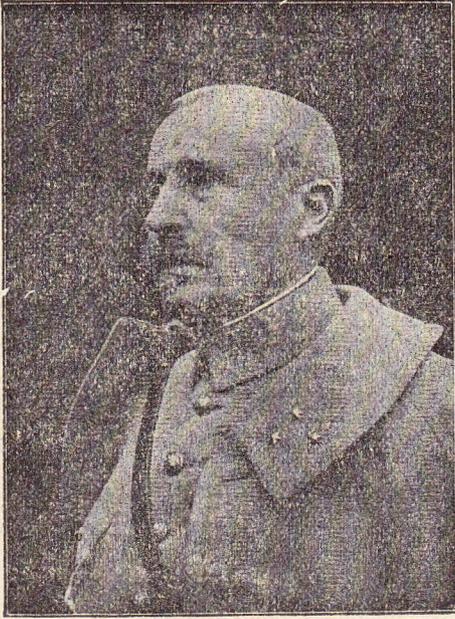
Une journée plus calme suivit cette bataille farouche. Les deux partis avaient besoin de respirer, de compléter leur matériel et de réorganiser le terrain.

Ainsi arriva le 25 avril.

Les Allemands avaient préparé une formidable attaque contre le mont Kemmel: c'est pourquoi ils amenèrent cinq divisions fraîches, dont deux corps d'élite: le 4me Bavaois et un corps d'Alpins. Ces cinq divisions furent jointes aux quatre qui occupaient déjà le secteur: on renforça aussi l'artillerie.

Cinq divisions françaises avaient pris position devant les collines: la 133me devant le Katsberg, la fameuse hauteur avec l'abbaye des Trappistes dans laquelle, en 1914, mourut le prince von Hesen; la 34me devant Locre; la 154me de Dramoutre à Kemmel; la 28me devant Kemmel même et Lindenhoek en liaison avec la 9me division anglaise.

Le 25, à 2 h. 30 du matin l'attaque commença, par un bombardement terrible et du gaz. A 6 heures, l'infanterie marcha à l'assaut dans le brouillard. Et la lutte pour la plus haute colline des Flandres, jadis un lieu d'agrément, pour le Mont Kemmel commença. La bataille dura toute la journée. Les vivants passèrent sur les cadavres et sur les blessés. Rien ne fut épargné. Un détachement d'assaut périt dans le feu, un second devait attaquer à l'in-



Le général Nivelle.

stant, puis un troisième et ainsi de suite, jusqu'à ce que les soldats reçurent ordre de traîner les morts sur le côté pour dégager le chemin. Des hurlements sauvages devaient étouffer les cris des blessés.

Quelque horrible que soit la description, nous n'exagérons pas le moins. Des blessés qui arrivèrent dans les villes derrière le front racontèrent encore en frissonnant qu'ils avaient dû grimper pendant une demi-heure par-dessus les morts et les blessés pour tâcher d'arriver au premier poste de secours. En beaucoup d'endroits les cadavres formaient des tas et la boue jaunâtre était teintée en rouge par le sang. Beaucoup de blessés succombèrent parce qu'on n'avait pas le temps de les chercher ni de les soigner. Beaucoup d'autres blessés moururent pendant le transport aux ambulances.

Le village de Kemmel succomba : des chasseurs alpins allemands attaquèrent l'artillerie du Mont Kemmel avec des mitrailleuses. Les Français et les Anglais durent hâtivement évacuer leurs batteries et aussi détruire du matériel. La division Madelin fut réduite à l'effectif de deux bataillons. Sur le sommet le 30^{me} régiment combattit avec la fureur du désespoir.

Dranoutre succomba, l'ennemi encercla la montagne. A 5 heures les chefs de section des Français furent convoqués chez le colonel, sur la montagne. Ils revinrent tous émus et communiquèrent à leurs hommes que la position était perdue. Ils ordonnèrent à chacun de détruire les papiers qui auraient pu fournir des indications à l'ennemi. Ils laissèrent entrevoir que tous seraient tués ou faits prisonniers.

Quelques soldats protestèrent disant qu'on les sacrifiait inutilement, mais ils se turent quand on leur fit remarquer que leur résistance avait protégé la retraite des autres troupes.

Les Allemands attaquèrent. Les Français se défendirent encore avec énergie. Les mitrailleuses semèrent la mort, ainsi que les grenades. La cime du Mont Kemmel était couverte de morts et de blessés.

A la tombée du soir on se battait encore toujours. Des petits groupes essayèrent de passer à travers les rangs ennemis et de se frayer un passage à la baïonnette. La mort fauchait sans pitié.

Quelques Français atteignirent leur ligne. Et lorsque l'obscurité entoura la colline un cri de triomphe des Allemands retentit.

Partout les canons crachèrent du feu, près de Kemmel et à Wytchaete même autour d'Ypres. Il y avait un grand tombeau dans cette contrée : le tombeau de milliers de vies, mais aussi celui de beaucoup de villages, de hameaux et de fermes.

A la mort le printemps apportait un riche butin. Et tant de blessés ! Partout c'était la même chose. Une acre odeur semblait flotter derrière tout le front, une odeur de médicaments, d'anesthésiques, de sang et de sueur.

Les canons hurlaient encore sur le Kemmel, ils hurlaient aussi dans les vallées, l'air était rempli de bruits effrayants et le sol tremblait.

Des grands dépôts de provisions brûlaient dans une lueur sinistre ; partout on entendait les explosions formidables des dépôts de munitions qu'on faisait sauter.

Ce jour les Allemands prirent 6500 prisonniers, 50 canons et 200 mitrailleuses. L'ennemi dominait maintenant la plaine et pouvait étendre son regard jusque loin en France, de Lille jusque Saint-Omer et Dunkerque.

Que cela leur faisait-il que cette conquête leur ait coûté tant de sang !

Le lendemain les Français firent de furieuses contre-attaques, mais elles échouèrent.

Mais les Allemands ne parvinrent pas à conquérir Locre ni Voormezele.

Foch envoya une nouvelle division en Flandre. Il y eut donc bientôt dix divisions d'infanterie et trois divisions de cavalerie en ligne. Les Français avaient donc dû puiser beaucoup dans leurs réserves.

L'amiral Ronarc'h annonça à Foch qu'avec les Anglais il avait dressé un plan d'une évacuation éventuelle de Dunkerque. Foch répondit que lui seul décidera de la nécessité de l'exécuter. Il avait confiance.

Et en effet, le 29 avril l'ennemi fit des efforts pour rendre le Mont Pointu, mais la 34^{me} division de Savatier et les 25^{me}, 49^{me} et 21^{me} divisions anglaises empêchèrent cette avance. Locre passe d'une main à l'autre. Mais la bataille diminue d'intensité : les plans allemands ont échoué.

Après la bataille. — Un aperçu du mois d'avril en Europe — Les rapports se tendent entre la Hollande et l'Allemagne.

La bataille se calma donc à la fin du mois d'avril. La tentative de passage avait de nouveau échoué quoique l'ennemi ait progressé et qu'il possédât un point important : le mont Kemmel.

L'Entente avait dû sacrifier du terrain et surtout des vies précieuses : elle avait vécu des heures d'angoisse. Mais les Allemands n'eurent cependant que des échecs à enregistrer ; les armées franco-britanniques n'étaient pas scindées ; les Anglais n'étaient pas écrasés ; Amiens, Dunkerque et Calais restèrent en nos mains.

Du nord de la Flandre on annonça à un journal hollandais :

« Dans le nord de la Flandre-Orientale se trouvent peu de troupes. Journellement cependant on retire encore les gardes-frontières valdes qui doivent partir au front ; on les remplace par des mutilés et des blessés en convalescence. La plupart des nouveaux venus viennent des hôpitaux de Gand qui sont bondés et où l'on a extrêmement besoin de beaucoup de place. C'est pour ce motif que beaucoup de convalescents sont envoyés à la frontière. En même temps ils peuvent faire leur service avec toutes sortes de mutilés, de boiteux, etc. Ils se promènent sous les grands arbres, le long des digues, où la verdure commence à poindre et ils parlent encore en tremblant de l'enfer du front. La semaine dernière les pertes furent très lourdes sur le mont Kemmel. On dépouille les cadavres de leurs

habits extérieurs et de leurs guêtres, et on ne parvient pas à enterrer tous les cadavres sur place. »

Au nord de la Flandre le mouvement est presque nul pour le moment. On envoie même du personnel des gares dans des localités derrière le front.

Le Kaiser est de nouveau en Flandre. Il est arrivé à Bruges, venant de Gand. Le chef suprême doit, par sa présence, encourager les troupes dont on exige un si grand effort, en ce moment. Ce qui on vous raconte tout d'abord au sujet de la bataille de la Lys et près d'Ypres ce sont les pertes immenses subies par les Allemands. L'artillerie et les mitrailleuses fauchent les rangs l'un après l'autre et beaucoup succombent aussi dans les combats aux grenades et à la baïonnette. L'espionnage se fait sentir jusque parmi les troupes et les mauvais éléments sont rassemblés pour les envoyer au feu les premiers, ils servent de protection aux suivants.

L'enthousiasme était déjà beaucoup moindre après la conquête du mont Kemmel qu'après la chute d'Armentières. »

Pour être complets, donnons encore quelques communications générales données de ce mois.

Aux jours les plus difficiles, le 9 avril, Lloyd George déclara :

« Si nous devions perdre cette bataille sanglante, je ne dis pas encore que la guerre est finie. Aussi longtemps qu'un navire anglais saura tenir la mer nous n'accepterons pas une paix allemande. Si nous gagnons la présente bataille ce sera la condamnation du système prussien. »

Le 10, des troupes siamoises vinrent combattre sur le front français. Le 11, le gros canon toucha un asile pour enfants et une maternité à Paris : 5 morts, 23 blessés.

Le 12 avril : l'évacuation de la population civile d'Haebrouk est ordonnée.

Au soir du même jour, à 10 h. 10, deux avions allemands jettent des bombes sur Paris et touchent une conduite du gaz : une formidable explosion se produit et un incendie se déclare. Une autre bombe touche une maison de cinq étages. On compte 26 morts et 72 blessés.

Le 12 avril aussi : 30,000 obus sur Reims; la ville est en feu.

Le 16 avril : dans un bombardement de Paris 13 personnes sont tuées et 45 blessées.

La maison des communes d'Angleterre vote une nouvelle loi de conscription : il y eut des troubles en Irlande à ce sujet.

On annonce :

« En Angleterre on est encore embarrassé avec le service obligatoire en Irlande. L'opposition dans l'île verte est si générale et si violente que le gouvernement n'a visiblement pas osé agir. Un arrêté royal vient d'être publié, en effet, qui diffère la mise en vigueur de la loi. Le gouvernement semble d'abord vouloir attendre l'action du « Home Rule » — mais le projet de loi n'en est même pas encore déposé donc a fortiori, pas voté — de sorte que les Irlandais n'auront pas à sa soucier, avant longtemps, de l'obligation militaire. »

Des clubs irlandais en Amérique incitent l'Irlande à des concessions. La vérité est qu'en Irlande une agitation grandit, qui devait se convertir, après la guerre, en une véritable guerre de guerrillas.

Continuons l'aperçu.

L'Amérique produit 11,500 fusils et 10 millions de cartouches par jour et 18,000 mitrailleuses par mois.

Le 17 avril, Wilson reconnaît officiellement Foch comme chef suprême des troupes alliées.

Le 19 avril : Reims brûle depuis huit jours. Le conseil municipal de cette ville se réunit à Paris.

Dans la Chambre des Communes anglaise Bonar Law dépose le budget qui se monte à la somme fabuleuse de 74 milliards 305 millions.

Du 23 mars au 23 avril, au cours de 210 bombardements on compte dans Paris et sa banlieue 118 morts et 23 blessés.

En Autriche, en Bohême surtout, il y a des troubles.

La misère y est atroce. A Prague les Tchèques et les Hongrois se battent entre eux. Des soldats hongrois tirent sur la foule. La liberté d'association y est suspendue.

A Buda Pest 100,000 ouvriers manifestent en faveur du suffrage universel.

A Vienne il y a des troubles aussi.

A Cracovie on dévalise les magasins des Juifs.

Voilà donc les faits généraux de ce mois agité.

* * *

Une autre question qui fit sensation, fut la tension soudaine qui se produisit dans les relations entre la Hollande et l'Allemagne. Depuis longtemps déjà les Allemands faisaient passer à travers la Hollande du sable et du gravier prétendant que ces matériaux n'étaient pas employés à des travaux exécutés dans un but militaire, mais seulement à la réfection des routes. Une délégation hollandaise avait le droit de contrôler sur ces travaux.

Un jour l'Allemagne posa d'autres conditions, le gouvernement communique officiellement ce qui suit :

« Le gouvernement allemand a posé au gouvernement hollandais des conditions qui, dans leur forme primitive n'étaient que partiellement acceptables.

Ces conditions étaient les suivantes :

1. Reprise des transports, supprimés depuis le 15 novembre 1917, vers la Belgique, par les voies fluviales hollandaises, de sables, de gravier et de pierreaille avec suppression de la condition posée par le gouvernement néerlandais, qu'une commission d'experts y pouvait faire une enquête concernant l'emploi qu'avait été fait en Belgique des matériaux précédents.

Le gouvernement néerlandais s'opposa formellement à ce passage sans conditions de quantités illimitées de matériaux puisque ce serait incompatible avec sa conception bien connue de ses devoirs de pays neutre.

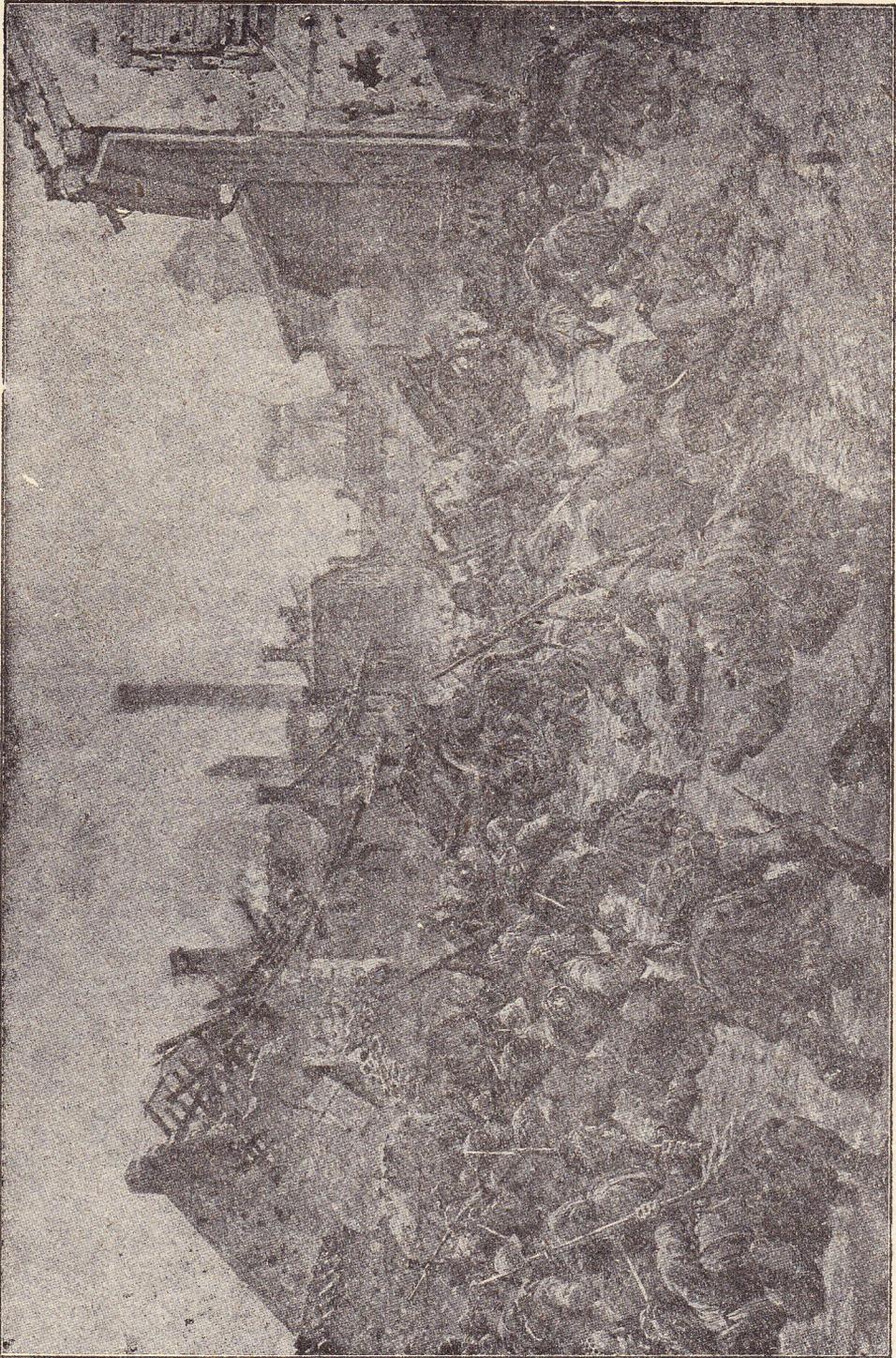
Le gouvernement allemand fixa alors lui-même un chiffre maximum des quantités qu'elle désirait passer, soit 1,600,000 tonnes par année.

Ainsi tomba l'objection de principe qu'avait formulée le gouvernement néerlandais. Car ce chiffre était inférieur à la quantité qu'il avait fixé, dans dans sa dernière lettre, qu'une commission de contrôle devait être admise en Belgique avant que les transports puissent reprendre, condition que le gouvernement allemand avait déclaré inacceptable désormais. Le gouvernement hollandais a pu accepter d'autant mieux cet arrangement que, à sa demande, le gouvernement allemand s'est déclaré prêt à déterminer expressément, dans des notes à échanger, que les matériaux ne seraient pas employés dans des buts militaires.

2. Exportation libre de gravier de la Hollande en Belgique jusqu'à concurrence d'une quantité maxima de 250,000 tonnes par mois. Par suite de l'interdiction de transport récemment introduite dans le pays, l'exportation, jadis libre, de sable et de gravier avait été rendue difficile.

Le gouvernement néerlandais n'avait pas de motif de principe pour s'opposer à l'exportation d'un produit de son sol, qui n'est pas soumis à une défense d'exportation.

3. Rétablissement du transit par chemin de fer entre la Belgique et l'Allemagne par Ruremonde : les Allemands avaient eux-mêmes suspendu ce transit.



Un combat de rue dans Loos entre les troupes écossaises et allemandes.

Le gouvernement néerlandais ne pouvait pas faire valoir d'objection à ce rétablissement parce que, en vertu de l'accord entre la Hollande et l'Allemagne, conclu le 13 novembre 1874 (Mon. n° 18 de 1875) la Hollande a l'obligation de permettre ce transit.

Le gouvernement allemand demanda la liberté de transport de toute marchandise à toute exception près : avions, armes et munitions. Il n'y avait pas question de transports de troupes.

Le gouvernement néerlandais ne pouvait cependant pas, en vertu du principe du droit des nations, formellement invoqué dans l'article 2 de sa proclamation de neutralité, permettre le transit des

approvisionnements militaires. Il fit donc connaître au gouvernement allemand que cette quatrième exception était une condition sine qua non de la permission de transit demandée.

Le gouvernement allemand a marqué maintenant son accord au sujet des conditions posées par la Hollande.

Il a fait connaître également qu'il se rallie à la conception du gouvernement néerlandais, de la circonscription du mot armement comme voulant formellement signifier tout objet d'armement et d'équipement.